

## Introduzione/Introduction

*Quid est modestia? Modestia autem est iudicium recti et iniusti.* La réponse et la question 43 des *Quaestiones medicinales* transmises par le *Codex Carnotensis* 62 édité en 2017 par Klaus-Dietrich Fischer sonnent comme un bel écho de sa personne et de son œuvre. La définition de la modestie comme jugement du droit et de l'injuste est certes un peu surprenante, même s'il n'est pas faux de dire que le jugement, la rectitude et le sens de la justice, toutes qualités que les contributeurs de ce volume s'accordent à reconnaître à notre ami, accompagnent sans aucun doute la modestie morale en général et la sienne en particulier. Mais la question *Quid est modestia?* et la question *Quid est virtus?* qui la précède sont, parmi ces questions pseudo-soraniennes magistralement éditées par Klaus-Dietrich Fischer, les deux seules qui échappent au propos médical du reste du livre, et l'éditeur nous indique bien qu'il s'agit là d'interpolations d'une *erotapokrisis* de philosophie générale. Quelques recherches complémentaires donnent à penser que la définition incongrue de *modestia* pourrait donc en réalité appartenir à une question *Quid est conscientia?* omise par le copiste en même temps qu'une définition plus commune de *modestia*. Cette observation n'est malheureusement pas démontrable, parce que l'on ne connaît pas, du moins d'après le *Thesaurus linguae Latinae*, d'autres définitions anciennes de *modestia*, traduction de μετριοτήτης, ni de *conscientia* ou συνείδησις. On trouve cependant, au f. 268v d'un manuscrit des XIVe – XVe s. conservé à la Bibliothèque municipale de Mayence, le Hs I 181, une définition de *conscientia* assez proche du *iudicium recti et iniusti* donné ici pour *modestia*, à savoir: *Conscientia est naturalis habitus animi agendorum et non agendorum.* Et d'autre part la définition *conscientia seu sensus et iudicium recti prauique de moralitate actionum propriarum* donnée s.v. συνείδησις figure dans le *Novum*

*lexicon Graeco-latinum in Novum Testamentum* de Schleusner (1792), tandis qu'une *Epistola ad Demetriadem* du moine anglais Pelagius (Ps.-Hieronymus), remontant à la fin du IV<sup>e</sup> s., éditée par Migne parmi les *S. Eusebii Hieronymi opera omnia*, dit que l'innocent est sûr de sa conscience au milieu des supplices en raison d'une sorte de sainteté naturelle: *quae uelut in arce animi praesidens, exercet mali bonique iudicium*. L'enquête pourrait se prolonger à partir de ces quelques indices éventuels sur le milieu où fut élaboré le manuscrit édité par Klaus-Dietrich Fischer. Le destin du support même de cette définition, le *Carnotensis 62*, manuscrit du X<sup>e</sup> s. en partie brûlé de la Bibliothèque municipale de Chartres, est lui aussi exemplaire du parcours accompli depuis une quarantaine d'années par la recherche en médecine ancienne, et d'un essor dont Klaus-Dietrich Fischer fut l'un des principaux protagonistes, en particulier par les liens qu'il a su tisser entre nous tous. Gravement endommagé lors du bombardement du 26 mai 1944, ce très précieux manuscrit sur parchemin, en provenance de l'abbaye bénédictine de Fleury fondée vers 630 dans le diocèse d'Orléans, avait par bonheur été microfilmé dans les années 30, et c'est ce qui a permis son édition traduite et commentée en allemand, publiée fin 2017 par les Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, car les feuillets contenant les *Quaestiones medicinales* sont définitivement perdus depuis ce bombardement. On peut suivre l'histoire de la restitution opérée par Klaus-Dietrich Fischer dès le premier volume de la *Bibliographie des textes médicaux latins* publiée en 1987 par le Centre Jean-Palmerie de l'Université Jean-Monnet à Saint-Étienne, volume dont il fut un des co-auteurs, un ouvrage épuisé depuis longtemps, de même que son *Premier supplément* broché de 62 pages publié en 2000 par Klaus-Dietrich Fischer, qui y signale déjà ses premiers travaux sur ces «témoins négligés», dont fait partie le *Carnotensis 62* sous le numéro A-138. Ce sont ces modestes publications stéphanoises, presque incongrues au moment de leur parution, qui nous ont alors permis

## Introduction - *Quid est modestia?*

d'accéder à des ressources insoupçonnées à l'époque pré-digitale. Un obscur compte rendu publié en 1989 dans la *Revue d'Histoire de la pharmacie* avait salué l'événement en ces termes:

*Ce répertoire sans équivalent aujourd'hui constitue un instrument de travail propre à favoriser le renouveau d'une discipline située au croisement de la philologie, de l'histoire et de la médecine.*

Nous avons tous un jour ou l'autre bénéficié personnellement de l'érudition exigeante de Klaus-Dietrich Fischer, qui n'a jamais cessé de nous servir un peu de répertoire sans équivalent. De la banale *cataracte*, dont le nom grec ne décrivant nullement l'affection bien connue est attesté pour la première fois dans le récit latin de Grégoire de Tours, aux problèmes insolubles du *Lorscher Arzneibuch* carolingien menacé par les approximations, en passant par les strates parallèles ou convergentes de manuels médicaux pré-salernitains ou par quelques raretés telles que le *Liber tertius* ou le *Liber Byzantii* identifiées comme «Latin translations of Greek originals non extant in manuscripts, or at least not identified so far», la masse de connaissances nouvelles accumulées au fil des décennies par Klaus-Dietrich Fischer, et que reflète son imposante bibliographie donnée en fin de volume, méritait bien, non moins que la générosité de leur auteur, notre amicale reconnaissance. Nous lui devons aussi l'animation d'un réseau scientifique international dont plusieurs composantes se retrouvent régulièrement à l'Arbeitskreis Alte Medizin, *nunc* IAK Alte Medizin, de Mayence, qui est désormais une institution et où nous sommes nombreux à avoir fait connaissance, si bien que les éditeurs du présent volume ont vite été débordés par les réponses enthousiastes et très chaleureuses à leur appel à contributions pour une Festschrift en l'honneur de Cloudy, que nous avons lancé en octobre 2017 en marge du colloque *Sammlung und Fragmentierung: Medizinische Kompilationen des Morgen- und Abendlands und ihre Quellen* à Berlin, dans l'espoir que ce volume puisse constituer notre

présent d'anniversaire pour ses 70 ans. Si nous regrettons que ces délais très courts n'aient pas permis à tous ceux qui l'auraient voulu de fournir une contribution, nous remercions bien sincèrement comme quasi contributeurs tous les réviseurs de l'ombre qui ont permis par leur diligence que l'entreprise aboutisse à peu près conformément au projet initial. Nous remercions aussi *Medicina nei Secoli* d'avoir très rapidement accepté d'assurer la publication du volume, ainsi que Stefania Fortuna pour son appui décisif et son vigoureux investissement personnel dans cette entreprise.

Les vingt-neuf articles rassemblés ici en deux volumes reflètent tout à fait dans leur diversité ce renouveau extraordinaire de notre champ disciplinaire si discrètement annoncé dans le premier répertoire des textes médicaux latins publié il y a tout juste trente ans. Les traditions égyptienne, grecque, arabe, latine et moderne distinguées dans ce volume de *Mélanges* pour des raisons d'équilibre et de clarté, mais qui se chevauchent et s'entremêlent toujours, ne sont bien entendu que les maillons entrecroisés d'une transmission continue des textes médicaux anciens depuis les plus anciennes traces conservées dans la tradition occidentale jusqu'à nos jours, une tradition visiblement appelée à se poursuivre dans l'avenir et à s'étendre encore grâce aux découvertes et redécouvertes permises par la modernité, et aux compétences manifestées par de nombreux jeunes chercheurs heureux de reconnaître leur dette envers Klaus-Dietrich Fischer.

Ce premier volume s'ouvre sur la plus ancienne recette pharmaceutique conservée, celle d'un élixir de jouvence du prestigieux papyrus Edwin Smith remontant aux années 1500 av. JC, et dont Tanja Pommerening propose une nouvelle interprétation. Nous pouvons suivre ensuite, grâce à Isabel Grimm-Stadelmann, plusieurs cas de transfert des recettes iatromagiques de l'ancienne Égypte dans la littérature médicale byzantine et en particulier chez Alexandre de Tralles (ca. 525- ca. 605), et observer ainsi un premier exemple du syncrétisme transculturel présent à des degrés divers tout au long de

## Introduction - *Quid est modestia?*

la transmission de la médecine ancienne, qui en tant que littérature technique s'est constamment adaptée à la réalité historique de ceux qui en furent les passeurs.

Après ce préambule égyptien, la tradition grecque est illustrée tout d'abord par le poème dédicatoire à Hippocrate d'époque byzantine découvert par Jacques Jouanna lors de son étude de la tradition manuscrite du *Serment* et qu'il commente avec Alessia Guardasole. Puis Elizabeth Craik évoque la difficulté de traduire les noms et adjectifs de couleur employés dans le corpus hippocratique, la gamme des couleurs et de leurs nuances semblant avoir été beaucoup moins large à la date de ces témoins de l'œil antique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Jochen Althoff étudie dans les *Lettres* pseudo-hippocratiques les modalités concrètes de l'écriture et de la diffusion des écrits dans la Rome impériale, de l'usage conjoint des tablettes et des rouleaux à la posture du chercheur, ici Démocrite comme personnage littéraire, assis hâve et mal rasé, son matériel posé sur les genoux et entouré de cadavres d'animaux, figure construite mais parlante, illustrant la réalité des échanges d'écrits entre érudits friands de nouveautés scientifiques et de textes médicaux purement informatifs, un commerce qui préfigure notre «Austausch von Sonderdrucken». Irene Calà ajoute à la cinquantaine de fragments déjà connus deux nouveaux textes qu'elle attribue à Andreas de Caryste (IIIe av.), transmis par Aetius dans ses *Libri medicinales* X et XIV et uniquement édités jusqu'à ce jour dans la traduction latine de Janus Cornarius, l'un sur l'emplâtre dit du léopard et l'autre sur le remède dit de la grue. Daniela Manetti extrait d'Oribase un fragment d'Athénée d'Attalée (Ie av.) sur le régime des athlètes, qu'elle corrige en éliminant les contaminations manifestes, ce qui vaut comme exemple méthodologique, et Serena Buzzi analyse quelques passages des *Eclogae medicamentorum* du Ps.-Oribase sur la toxicologie, et propose de nouvelles solutions éditoriales fondées sur des sources ou des auteurs de la tradition indirecte non pris en considération par les éditeurs précédents. Aimilios

Mavroudis amende lui aussi l'édition critique du *Dynameron* d'Aelius Promotus (IIe ap.) par comparaison avec des passages parallèles de Galien, du Ps.-Galien et d'Oribase. Enfin, dans son étude sur la dénomination rare d'un emplâtre utilisé en médecine humaine et vétérinaire, tant pour les faucons que pour les chevaux, Anne-Marie Doyen-Higuet montre que la lecture des sources disponibles permet de préciser les indications thérapeutiques, la composition et la posologie de ce topique, et de rectifier une définition communément admise.

La tradition arabe est présente à travers six études dont trois portent sur l'édition de Galien. Celle de Gotthard Strohmaier résout quelques énigmes de la traduction arabe du commentaire de Galien *De aere aquis locis* perdu en grec, comme le sens à donner à l'expression *al-Shām al-tamrīya* désignant une partie de la Syrie. Celle d'Ivan Garofalo offre le premier chapitre du traité galénique *Methodus medendi* simultanément en grec, en arabe et en latin, tandis que celle d'Oliver Overwien se consacre aux principes à suivre pour remplacer l'ancienne édition du *De sectis* par Helmreich qui remonte à 1893, en utilisant tous les témoins manuscrits grecs ainsi que les anciennes traductions latines et arabes. Les ressources indispensables de la tradition arabe sont également manifestes avec l'édition princeps que donne Mathias Witt du chapitre sur la lithotomie, le plus ancien sur ce thème, que l'on doit au chirurgien Antyllus (IIe ap.), transmis par le *Liber continens* arabe de Rhazes qui permet d'identifier l'auteur du passage, dont la partie centrale décrivant l'opération est également transmise par Paul d'Egine, mais sans indication d'auteur, si bien que c'est l'arabe qui permet d'en restituer l'auteur Antyllus. Les traces de la tradition arabe dans l'expression médicale médiévale latine sont ensuite étudiées par María Teresa Santamaría Hernández qui explique les dénominations de certaines affections cutanées liées aux anciens *dracontia* et *morbus farciminosus*, une maladie déjà abordée par Klaus-Dietrich Fischer dans une contribution présentée

## Introduction - *Quid est modestia?*

au colloque fondateur qui s'est tenu à Saint-Etienne en 1989 sous le titre programmatique *Le latin médical*. Enfin Iolanda Ventura attire elle aussi l'attention sur l'héritage arabe et son transfert dans la culture latine en donnant une étude préliminaire très complète de la situation codicologique et des problèmes textuels propres à la traduction en 1258 par un certain *magister G.* de l'ouvrage d'Al-Gāfiqī connu des Latins sous le titre *Liber de simplici medicina*.

La tradition latine est aussi représentée dans le volume suivant tout d'abord par la contribution de Sergio Sconocchia, qui livre les résultats de ses dernières recherches sur les médecins siciliens de l'époque romaine à partir de leur mention chez Scribonius Largus, à savoir un certain Apuleius Celsus et les obscurs Paccius Antiochus et Philonides Catinensis, tout en apportant de nouveaux arguments en faveur de son hypothèse qui est de reconnaître sous le nom d'Apuleius Celsus l'auteur du *De medicina*, le grand Cornelius Celsus en personne. Anna Maria Urso s'intéresse ensuite aux réadaptations des *Gynaecia* de Soranos chez Caelius Aurelianus (Ve s.) et Mustio (VIe s.). Joaquín Pascual-Barrea propose quant à lui de très nombreuses améliorations pour l'édition critique des passages des *Étymologies* d'Isidore de Séville consacrés aux équidés et rend par là même un second hommage, après celui d'Anne-Marie Doyen-Higuet, aux travaux fondateurs de Klaus-Dietrich Fischer en médecine vétérinaire. Danielle Jacquart et Nicoletta Palmieri poursuivent une ancienne conversation amicale avec Cloudy sur un manuscrit de Reims dont elles interprètent les *marginalia* d'une *Isagoge Iohannitii* inscrits au XIIIe siècle et reflétant une part de l'enseignement médical en milieu parisien, juste avant qu'elle ne soit supplantée par celui du *Canon* d'Avicenne. Stefania Fortuna examine la distribution des traités déclarés ps.-galéniques dans les premières éditions imprimées de Galien, majoritairement latines. Et Valahfridus/Wilfried Stroh étudie en latin et avec beaucoup d'humour la tradition néo-latine des éloges paradoxaux de la goutte, qui se réclame de Lucien mais recommence

avec Pirckheimer en 1522 et continue avec Jérôme Cardan, à travers deux discours dans la lignée du légendaire *Éloge de la folie*. Valahfridus estime à juste titre que le prestige de Cardan est surfait – *Simulauit uerum encomium nec fecit*, écrit-il – mais qu’en revanche le poème de Jacob Balde publié en 1661 sur ce thème n’est pas mauvais.

Encore une fois les traditions se sont chevauchées, car nous sommes déjà insensiblement entrés dans la modernité, où nous avancerons résolument jusqu’à nos jours. Outi Merisalo nous livre d’abord les premiers résultats d’une vaste recherche sur la bibliothèque de Jean Pic de La Mirandole, destinée à renouveler l’étude de référence de Pearl Kibre remontant à 1936 et uniquement fondée sur une liste du Vatican. Bien qu’il n’ait pas suivi d’études de médecine, Pic était possesseur de nombreux manuscrits médicaux latins, grecs, arabes, hébreux, signe que la médecine est en bonne place dans la fameuse polymathie d’un des personnages les plus représentatifs de la Renaissance. Suit l’examen d’une édition parisienne des traités *De aere aquis locis* et *De flatibus* datant de 1542 et unanimement attribuée jusqu’à présent à Janus Cornarius, une étude qui permet à Marie-Laure Monfort de réfuter cette imputation incompatible avec ce que l’on sait désormais du grand érudit saxon. Puis Philippe Mudry rend compte de l’ouvrage de Realdo Colombo, *De re anatomica*, publié en 1559, éclipsé par le succès de celui de Vésale, et s’attache à son chapitre sur la vivisection des chiens, original à la fois par les sentiments de compassion mais aussi de plaisir paradoxal qui s’y expriment face à la pratique anatomique. Et c’est dans la préface d’une autre anatomie, où l’on retrouve Démocrite, celle que Robert Burton consacre à la mélancolie et qu’il publie en 1621, qu’Amneris Roselli examine une citation d’Aulu-Gelle non pas erronée comme le voudrait la critique mais volontairement déformée par Burton dans une intention satirique. Vivian Nutton évoque encore jusqu’au XVII<sup>e</sup> s. le destin des notes que l’Anglais John Caius avait prises à partir de



## Introduction - *Quid est modestia?*

manuscrits italiens de Cornelius Celsus et Scribonius Largus, et dont sa mort en 1573 a interrompu la publication, mais qui furent en partie conservées et transmises par le Danois Johan Rode jusqu'à ce que l'incendie en 1670 de la maison de l'anatomiste Thomas Bartholin alors en train de rédiger un commentaire du *De medicina* à partir de ce matériel savant itinérant ne les fasse définitivement disparaître. La correspondance entre les membres du grand réseau savant européen humaniste en a fort heureusement conservé quelques traces. Werner Friedrich Kümmerle attire ensuite l'attention sur les illustrations musicales de la théorie médicale des quatre tempéraments relativement nombreuses à partir du XVIII<sup>e</sup> s. et dont il dresse une typologie. Généralement ludique, cette transposition fut peut-être un exercice de style comme un autre mais témoigne aussi d'une interrogation générale dans la société cultivée sur les déterminations humaines conçues comme des caractères distincts voire opposés, le mélancolique au sanguin, le bilieux au phlegmatique, représentables sous plusieurs modes d'expression propres à l'art musical, un instrument, un tempo, ou comme des humeurs envisagées comme des composantes de l'âme humaine, rarement en équilibre selon l'interprétation de Simon Sechter, le maître de Schubert, une lecture en somme plus philologique de l'ancienne médecine, et partagée par Goethe. Enfin pour terminer sur une note optimiste, Antoine Pietrobelli raconte la toute récente redécouverte à Cracovie en 2017 d'un manuscrit de Galien anciennement conservé à Berlin, catalogué en 1897 et que l'on croyait *Kriegsverlust*, mais grâce à la sagacité des gardiens de la tradition, nous apprenons qu'il n'en est rien.

Ce panorama ne reflète qu'en partie l'influence exercée depuis quarante ans par Klaus-Dietrich Fischer dans le domaine de la philologie médicale. La poursuite inlassable d'une *emendatio* toujours plus fructueuse, l'émergence permanente de précieux témoins oubliés et par suite l'enrichissement continu d'un corpus dont nous connaissons l'immensité encore à découvrir, tous ces progrès doivent quelque

*Marie-Laure Monfort and Mathias Witt*

chose à notre ami, car comme l'a très bien dit Vivian Nutton en parlant d'abord d'un de ses prédécesseurs:

*He too has played a major role in the world-wide respublica litterarum, assisting with his advice and criticism anyone who has an interest in ancient medicine. (...) Future researchers will have to peruse innumerable footnotes and acknowledgments to reconstruct Klaus-Dietrich Fischer's network of friendship, which, as I know from almost forty years of collaboration, goes far beyond the merely academic.*

Marie-Laure Monfort et Mathias Witt